Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 10

Artikel: Le cri du coeur
Autor: D., Octave
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214558

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

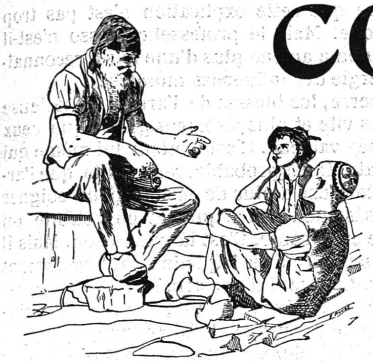
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

57me ANNÉE — N° 10. Samedi 8 mars 1919.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 5 50 ; six mois, Fr. 3 — *Etranger,* un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 8 mars 1919. — Le bûcheron (Jean des Sapins). — Le cri du cœur (Octave D.). — Encore les « berbots » (Marc à Louis). — Le verre d'eau des conférenciers (C. du R.). — Les actes. — Feuilleton : Du Jorat à la Cannebière (O. Badel), suite. — Boutades.

LE BUCHERON

Portrait villageois

Il s'appelle David. Mais comme ils sont nombreux, de ce nom, au village, on dit toujours en parlant de lui, le grand David. Il vit seul dans une vieille maison, à la lisière de la forêt, juste à l'endroit où la route, quittant le village, s'en va dans la montagne. Là, il n'entend que le murmure du ruisseau et les voix mystérieuses de la forêt qui arrivent jusqu'à lui.

L'âge qu'il a ? Personne ne le sait exactement. On lui a toujours vu cette barbe noire en broussaille, ce front bas, ces traits taillés à coups de hache et ces rides profondes qui creusent ses joues. Ce qu'on sait, c'est qu'il a couru, dans son jeune temps, le vaste monde et qu'un beau jour il est revenu au village aussi pauvre qu'il en était parti.

Il va en journées. Il est toujours très occupé. Grand, fort et robuste, on le laisse travailler à sa manière parce que c'est un bon ouvrier. Personne comme lui ne connaît la manière d'abattre un sapin, de l'ébrancher, de l'écorcer et surtout de le descendre en bas les longs « câbles » par lesquels on atteint la route. Et avec ça, jamais d'accident ; tous reviennent sains et saufs ; il y a bien de temps à autre un coup ou une égratignure, comme on dit, mais rien de grave. Les autres bûcherons règlent tous leurs mouvements d'après lui ; on le craint parce qu'il est fort, parce qu'il est adroit et aussi, comme tous les taciturnes, à cause de ses colères.

Il connaît les grandes forêts du Jura comme s'il y avait toujours vécu. Il ne se perd jamais, pas même quand le lourd brouillard d'hiver descend sur toutes choses, comme pour les ensevelir dans sa fine mousseline. Ceux qui partent au bois avec lui disent volontiers : — Pour sûr qu'on est tranquille, on a le grand David avec nous.

Il parle peu ; il n'aime guère la compagnie ; rarement on le voit à la pinte, mais quand par hasard il y va, on ne reste pas longtemps près de lui ; on l'évite plutôt parce que, le vin le gagnant, il a des colères terribles. Doux à l'ordinaire et aimant à rendre service, il devient brusquement querelleur et loquace dès qu'il s'accoude aux tables d'auberges. Il parle alors par mots hâchés, par interjections, par jurons et par bouts de phrases vides de sens. Se sentant incompris et pour donner plus de poids à ses paroles, il les ponctue d'énergiques coups de poing qui font trembler toutes les tables et tous les tabourets de la salle à boire. Alors, apercevant le vide se creuser autour de lui et le pintier manifester ouvertement sa mauvaise humeur de voir partir les clients, il se lève et rentre chez lui. Le lendemain, il ne sort pas. On a beau l'appeler pour aller au bois, c'est peine perdue, il ne répond même pas.

Sa vie, c'est dans la forêt qu'il la vit !

* * *

Ils sont quatre bûcherons qui travaillent ensemble. Ils abattent les sapins pour la grande scierie de la Combe. Il y a Charles à Edouard et Auguste qui sont les plus jeunes. Il y a aussi le vieux Samuel qui va quand même au bois malgré son grand âge. S'il s'écoutait, il resterait à la maison, mais c'est plus fort que lui. Quand il entend le galop des chevaux et les lourds chars passer sur la route plus rien ne le retient. Et il y a le grand David. On ne fait rien sans lui.

Ils partent à la pointe du jour. Les jeunes conduisent les chevaux, cependant que Samuel et David s'installent sur la botte de foin, au milieu du char, parmi les grosses chaînes entrecroisées, les haches, les scies et l'épieu qu'on appelle aussi, chez nous, le « pieufer ».

Quand on sort du village, il y a cette route qui monte par grands lacets réguliers. C'est une belle route, solitaire au milieu des sapins. Et au-dessus, quand on lève la tête, on voit les crêtes du Jura, cette succession de rochers qui forment une longue muraille surplombante. Au ciel les étoiles pâlissent, et lentement l'aube cède à l'aurore.

On monte pendant une heure, quelquefois deux. Il n'y a pas un bruit, seulement cette plainte monotone du ruisseau qui saute sur les pierres, là-bas, au fond du ravin. Les grelots des chevaux marquent la cadence des pas et les hommes fument leur pipe.

Sur le haut plateau de la Joux s'étend la forêt. Les sapins, hauts et droits, se ressemblent tous, ayant la même hauteur, la même écorce où la résine pleure et près de la cime, un bouquet de branches qui se balancent au vent. Ici et là des ronces et des taillis de framboisiers. Sur le sol détrempé les roues creusent de profondes ornières et les sabots des chevaux s'impriment fortement dans la mousse.

A peine arrivés, les bûcherons se mettent à la besogne. Pendant que le vieux Samuel dépose au pied d'un arbre le foin, les outils et le sac aux provisions, le grand David empoigne la hache à deux mains. D'abord il ôte sa veste, crache dans ses mains calleuses tachées de résine, se campe fortement en face du grand sapin qu'il faut abattre et lève la hache dont l'acier brille. Alors les grands coups à la volée tombent à intervalles réguliers. Tout autour du tronc, le bois saute en éclats ; une large entaille blanche apparaît. Quand elle est assez large, les jeunes prennent la grande scie à deux mains dont les dents mordent le bois, faisant de chaque côté un petit tas de sciure. Ils ont un genou posé sur le sol ; leur corps se balance d'un mouvement régulier, cependant que la scie va et vient sans trêve. Le temps s'écoule... On entend un craquement sourd. Les bûcherons s'éloignent laissant le grand David seul qui élargit la brèche. Le sapin s'incline, il hésite, il semble chercher un appui. Soudain l'arbre gémit puis, d'un seul élan, il roule sur le sol, rebondissant sur les rocailles.

Comme des chasseurs s'approchant du gibier abattu, les hommes reviennent. Ils saisissent les haches, et les voilà donnant de grands coups à la volée jusqu'à ce que l'arbre, entièrement dépouillé, soit précipité en bas le « câble » d'où il atteint la route.

C'est ainsi qu'ils travaillent pendant toute la matinée. Vers midi, ils s'arrêtent pour manger. Le vieux Samuel a fait un bon feu ; il a chauffé la soupe dans la gamelle, soigné les chevaux, et entassé les branches.

Quand l'ouvrage presse, vite ils reprennent leurs haches. Les uns après les autres les grands sapins s'inclinent, tandis qu'en bas on pourra bientôt hisser les « billons » sur les chars à l'aide des « crosses », des crics et du « pieufer ».

Vers le soir seulement, les hommes posent leurs outils et remettent leurs vestes tandis que les chars descendent vers la plaine, craquant sous le poids de la charge.

* * *

Alors le grand David redescend seul. Il traverse les fourrés épais, il surveille le passage du gibier et parfois tend des pièges. Il connaît le gîte du lièvre, le terrier du renard et la piste du chevreuil. Et, bien qu'il n'ait jamais demandé à la préfecture un permis de chasse, il lui arrive souvent de sortir de la forêt — par les nuits sombres — avec quelque chose de lourd dissimulé sous sa veste de laine brune.

JEAN DES SAPINS.

LE CRI DU CŒUR

Dans un établissement de détention où l'on emploie les détenus à la culture du sol, cinq ou six de ces derniers sont chargés, par une belle après-midi d'octobre, de récolter les fruits du verger. L'un des arbres, un magnifique poirier, est situé non loin de la haie qui borde la voie publique ; aussi, les gamins du quartier ont-ils eu soin d'aller, en tapinois et à moult reprises, remplir leurs poches de fruits succulents, tant et si bien que les branches les plus accessibles sont vierges de poires.

Comme de juste, une indignation légitime se manifeste-t-elle chez ces détenus.

« Regardez donc, dit l'un d'eux, quelle bande de voleurs il y a par là ! »

Octave D.

ENCORE LES « BERBOTS »

Le mot *berbot* ou *barbot*, que nos amis de la Combe veulent monopoliser, est plus répandu dans le canton qu'on ne le suppose. M. Eug. M. dans le *Conteur* de samedi dernier, montre qu'on l'emploie aux Ormonts. Le Jorat le connaît aussi mais dans un autre sens. Un *barbot* est une petite rave, chétive, atrophiée, qui n'est pas arrivée à son plein de croissance, *on barbot de râva.*

Il paraît qu'autrefois on apprêtait en Savoie aussi les raves au barbot. C'étaient les raves bouillies. « Mettez, lit-on dans les notes de la